

Prix Albert-Tessier — Fernand Dansereau
Croire en ses capacités

Mathieu Perreault

Number 241, January–February 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perreault, M. (2006). Prix Albert-Tessier — Fernand Dansereau : croire en ses capacités. *Séquences*, (241), 10–10.



PRIX ALBERT-TESSIER

FERNAND DANSEREAU CROIRE EN SES CAPACITÉS

Fernand Dansereau est un homme tenace. Il ne se laisse pas facilement décourager. Plusieurs fois durant sa carrière, il a connu le succès, puis vu s'épuiser les filons cinématographiques qui lui avaient souri. Le cinéaste de 75 ans a été tour à tour chroniqueur syndical au quotidien Le Devoir, scénariste puis producteur de documentaires à l'ONF, producteur indépendant de films historiques, animateur culturel, puis scénaristes de téléromans historiques à succès comme Le Parc des Braves et Les Filles de Caleb.

Mathieu Perreault

Une longue carrière cinématographique a été soulignée cet automne par le prix Albert-Tessier du gouvernement du Québec. Un demi-siècle de « cinéma de relations », où il a toujours pris le parti « des travailleurs et des gens ordinaires ».

Pourtant, M. Dansereau a mis du temps à trouver sa voix. « Ça m'a pris du temps à comprendre que je devais écrire mes histoires à moi », explique-t-il en entrevue à la Cinémathèque québécoise, à une table installée au milieu de l'exposition de photographies d'Agnès Varda. « J'ai fait des films sur les autres, j'ai donné une voix à des petites villes. Puis, au début des années 80, j'ai écrit *Le Parc des Braves*, où j'ai pu raconter l'histoire de mon père colonel, la manière dont j'ai découvert le monde. Mon père était un *britisher* qui est revenu de la guerre avec 70 % d'incapacité, et un catholique qui nous a enseigné le respect des vérités établies, qui nous a donné la sécurité du sens. On s'est par la suite libérés de ces prisons mentales. »

Il est ironique que M. Dansereau ait trouvé sa voix grâce à un médium, la télévision, qui n'a pas son Prix du Québec, et qui est souvent snobé par le milieu du cinéma. « À travers moi, qui ai passé la moitié de ma carrière en télévision, les auteurs de télévision gagnent un prix. »

Il faut dire que le cinéaste de la Rive-Sud n'a pas peur de se mettre en jeu. À plusieurs reprises, il s'est réinventé, dans des situations où bien d'autres auraient trouvé moyen de louvoyer pour conserver leurs prérogatives ou, plus simplement, leur emploi. Par exemple, lorsqu'il a découvert qu'il se muselait en donnant la parole à autrui, il a mis un terme à l'expérience des « animations culturelles », des films qui cherchent à faire évoluer un groupe de personnes ou la population d'une petite ville.

Fernand Dansereau ne fait pas partie des cinéastes qui pestent contre les récentes politiques de subventions cinématographiques qui récompensent le succès en salle, au détriment des cinéastes plus établis qui séduisent moins les foules. « J'ai souvent eu de la difficulté à cause de mes échecs, dit-il. Mais je trouve que c'est très bien ainsi. Le renouveau du cinéma québécois des dernières années n'aurait pas eu lieu si on n'avait pas trouvé le moyen de faire, de financer, des films que les gens vont voir. On ne peut pas forcer les gens à s'asseoir devant un écran de cinéma. La seule chose que je reproche au système de subventions actuel, c'est qu'il donne une trop grande place au distributeur. Ce n'est pas normal que ce soit le distributeur qui décide des goûts du public. »

Né à Montréal, Fernand Dansereau a déménagé très jeune à Québec. Son père était ingénieur civil à la base militaire de Valcartier; il a été le plus jeune colonel de l'histoire de l'armée, à 23 ans, et dans le civil il a « bâti les piliers du pont Jacques-Cartier ». Fernand Dansereau a commencé par travailler au *Devoir*, avant d'être mis à la porte après une grève en 1955. Il est alors entré comme animateur d'une série de l'ONF sur le Canada. « Après la série, je me suis auto-congédié », dit-il.

Mais l'ONF de l'époque était en pleine expansion, et il a pu y trouver un autre emploi. « C'était l'époque de la francisation de l'ONF. Les réalisateurs francophones devaient envoyer leurs projets à une secrétaire anglophone qui les traduisait et les envoyait à Toronto. Il y avait beaucoup de tensions avant que l'ONF décide de créer une direction francophone. »

Ces tensions ont modulé sa carrière dans l'administration publique. « Quand j'étais responsable de la production française, au début des années 60, j'étais une sorte de tampon entre la direction et les réalisateurs, dit M. Dansereau. J'ai beaucoup protégé le cinéma-vérité. Quand j'ai eu tout épuisé mon capital de bonne volonté, je suis redevenu réalisateur. »

Les épreuves n'étaient pas terminées. En 1965, il a tourné **Le Festin des morts**, un long métrage sur les jésuites de la Nouvelle-France inspiré du cinéma japonais. « Je suis retourné à mon enfance au collège de Lévis, aux histoires des martyrs et des explorateurs qui ont remplacé pour moi les contes d'Andersen. Mais je me suis mis à dos le milieu des acteurs en prenant un acteur français, Alain Cuny. Et de manière générale, la mode était plutôt à l'anticléricalisme. »

Cette veine historique s'est poursuivie avec *Les Filles de Caleb* et *Shehaweh*, dont la performance moyenne lui a rendu difficile le monde de la télévision. Il essaie maintenant de placer **L'Heure de la brunante**, la suite d'un court métrage qu'il a réalisé en 1967, *Ce n'est pas le temps des romans*, qui explorait la vie d'un couple; il en est à sa deuxième tentative auprès des organismes subventionnaires. Au moment de l'entrevue, il se préparait à porter en appel le refus de Téléfilm Canada. Fernand Dansereau est vraiment un homme qui croit en ses capacités. **S**